

le Natni

26-27.11.77.

Dimanche, FR3, 20 h 30

L'Homme en question :

Bernard-Henri Lévy

Regardez bien son menton...

L'EMISSION d'Anne Sinclair est forte, brillante, rapide. Elle suscitera sans aucun doute quelques commentaires rageurs ou laudatifs. La personnalité de Bernard-Henri Lévy est ainsi faite qu'elle déclenche les passions. Détesté, admiré, envié, il a franchi en quelques mois toutes les étapes de la célébrité. Il ajoute une nouvelle pierre à son ascension : pour la première fois dans *L'Homme en question*, un leader politique — Gaston Defferre — est venu porter la contradiction.

Au cœur du débat, il fallait s'y attendre à trois mois des élections, une interpellation : où vous situez-vous, Bernard-Henri Lévy, sur l'échiquier politique ? Jean Elleinstein et Gaston Defferre s'acharnent avec une légitime conviction à découvrir le camp dans lequel il se range. Et il finira par avouer un penchant pour le courant anarchiste et libertaire. Dès lors, le procès est entendu : pour l'un des hiérarques du PS et pour l'intellectuel communiste, Lévy est de droite. Michel de Certeau et Louis Pauwels tenteront bien de donner au débat une dimension moins temporelle. Ce sera en vain. La controverse est lancée. Les bretteurs sont sans concession. Lévy saura résister.

De gauche, de droite ? La question a-t-elle un sens ? D'où, de quel lieu parlent en effet les quatre hommes qui contestent — Defferre, Elleinstein, Pauwels, de Certeau — sinon du même lieu, celui de la bourgeoisie dominante ? Si nous ne doutons pas de leur sincérité d'opinion, à quel titre peuvent-ils douter des brûlures, de la désespérance de Bernard-Henri Lévy ? Dans les coulisses, après l'enregistrement, le « nouveau philosophe » gardera une distance

discrète mais ferme avec ses adversaires. S'il n'est pas dupe de la part du jeu, il y a chez lui une rigueur des sentiments. Regardez bien son menton qui tremble...

Avant d'être normalien, agrégé de philosophie, Lévy se découvre ici écrivain et poète. C'est sa fonction, la seule qu'il devrait revendiquer. Le texte qui accompagne son film d'introduction — original et beau — est lyrique, incantatoire. Il émeut. Comme Lévy provoque. Il revendique le dérisoire, l'incohérence, le désespoir, l'erreur. Oui, l'histoire du XX^e siècle est une grande coulée de peur, de misère, de sang, d'horreur. De merde. Et alors messieurs ?

Au fond, ce qui est agaçant avec Lévy, c'est son talent. Petits fours et coupe de champagne à la main, le confrère de *L'Humanité* soi-même en convenait : « *Quel talent, ça quel talent...* ». Un talent qui ne permet pas toujours de percevoir, chez Lévy, la part qui relève du dandysme et celle qui appartient aux mesures du cœur.

Jean Bothorel

• Voir le portrait de B.-H. Lévy par Françoise Xénakis en page 32.

Bande-son

C'est sans doute une première : la bande dessinée en paroles. Dans l'Oreille en coin, le dimanche après-midi sur France-Inter, des auteurs de B.D. imaginent désormais en direct le scénario d'une bande que les auditeurs n'ont plus qu'à dessiner eux-mêmes. Invités de demain : Laville et Soulas, dont l'imagination sera stimulée par les musiques qui leur seront proposées.



Bernard-Henri Lévy : Platon contre Marx

A quoi ?

CE SOIR SUR ANTENNE 2

Les nouveaux philosophes apostrophés

« Ils » ont acquis assez d'audience, en quelques mois, pour que Bernard Pivot leur consacre, ce soir, un plateau entier d'*Apostrophes* (A2, 21 h 30). « Ils », André Glucksmann, Christian Jamblet, Guy Lardreau et Bernard-Henri Lévy — les nouveaux philosophes — ont tous en commun une idée, une seule : ils sont résolument « antimarxistes », d'autant plus qu'ils disent l'avoir été, le plus souvent dans les eaux mythiques du maoïsme à la française. Pour leur répondre, deux attaquants du même âge : Xavier Delcourt et Aubral, qui publient chez Gallimard un pamphlet contre ces nouveaux philosophes. Bernard-Henri Lévy est le plus connu de tous, il publie *la Barbarie à visage humain*. La barbarie, pour lui, c'est le socialisme. Il s'exprime en son nom propre dans un entretien accordé au *Matin de Paris*. Catherine B. Clément analyse son livre.



François Aubral : contre les «

la raison est totalitaire

Figures/Théoriciens/Enjeux : trois collections, vingt titres en trois ans. Un directeur : Bernard-Henri Lévy, vingt-huit ans, ancien normalien, écrivain lui-même, a bien voulu répondre à nos questions.

Qu'est-ce qui a décidé Grasset à lancer, avec vous à sa tête, une nouvelle collection de philosophie ?

Je n'en sais rien. Sans doute le désir de capter toute la génération de jeunes penseurs issus de Mai 68. Celle que Viansson-Ponté, dans une chronique désormais fameuse, a baptisée génération perdue.

Certains s'interrogent sur ce qu'il en est d'une philosophie qui passe par les médias.

Je crois que les circuits traditionnels de la philosophie, à l'université, chez les éditeurs habitués à la publier, sont en crise. Il faut donc la faire passer ailleurs, élargir le public en faisant appel aux médias. D'autre part, les collections que je dirige sont un peu particulières : elles ont une visée politique tout autant que philosophique. La rupture sur laquelle elles reposent est un séisme politique.

C'est le point d'aboutissement d'une histoire qui a commencé en 1968, chez les maoïstes de la Gauche prolétarienne — marxistes purs et durs, staliniens en diable — celle en fait d'une lente dérive à partir du marxisme qui aboutit aujourd'hui à la rupture totale avec le marxisme. Les auteurs de mes collections sont effectivement le plus souvent bésialement antimarxistes. Rupture politique, mais aussi rupture avec l'intelligentsia des années 1960, bien morte aujourd'hui — les structuralistes. Voilà ce dont les collections prennent acte, ce qui fait que ça marche, qu'elles sont rentables. Elles sont dans « l'air du temps », et non pas « à la mode ».

Vos auteurs sont plutôt antimarxistes ?

Oui, mais il n'est pas question d'un antimarxisme primaire. Le

deuxième élément d'unité c'est qu'à l'heure où les sciences humaines ont fait la preuve de leur démission et de leur incapacité à résoudre les grands problèmes du temps, nous sommes d'accord pour croire que la philosophie peut reprendre la relève. Avec un double souci : métaphysique et, aussi, car c'est lié, souci de parler du réel, de répondre aux questions les plus plates. Comme : quel est le sens de la vie ? Y a-t-il une morale possible ? etc.

Mais où est la politique dans tout cela ?

Le critère, c'est : est-ce qu'on parle du réel ou est-ce qu'on n'en parle pas ? L'important, c'est de parler de ce qui existe : du pouvoir, du prince, de la servitude volontaire, du marxisme, du goulag, du fascisme...

Vous vous qualifiez d'« écrivain-philosophe ».

Oui, c'est une formule importante. Parce que s'il y a une chose impensable pour la philosophie dans sa forme traditionnelle, c'est bien la question du pouvoir. Or, qui a décrit convenablement le pouvoir ? C'est Shakespeare, c'est Soljénitsyne, c'est Picasso quand il a peint *Guernica*. *La Révolution*, c'est Malraux dans ses grands romans... J'entends par littérature l'écriture mythique. Or, la seule manière de faire de la philosophie aujourd'hui, c'est de parler par mythes. De même on ne peut aborder le problème de la révolution que par la voie du mythe. Ce qu'il faut dire, c'est qu'il n'y a pas moyen de penser la question de la révolution en recourant aux métaphores lumineuses raisonnables qui ont été celles du marxisme. Ou bien c'est reprendre l'ancien pour faire du nouveau. Ce

n'est pas l'inédit qu'on prétend. Il faut penser la révolution, comme une nuit à venir, pas comme une pensée des lumières.

Vous semblez faire l'apologie de l'irrationalisme. Jusqu'à présent, c'est plutôt au fascisme qu'on le liait...

Chacun sait aujourd'hui que le rationalisme a été un des moyens, un des trous d'aiguille par quoi s'est fauillée la tentative totalitaire. Le fascisme n'est pas issu de l'obscurantisme, mais de la lumière. Les hommes de l'ombre, ce sont les résistants... C'est la Gestapo qui brandit la torche. La raison, c'est le totalitarisme. Le totalitarisme, lui, s'est toujours drapé des prestiges de la lampe-torche du policier. Voilà la « barbarie à visage humain » qui menace le monde aujourd'hui (1).

Mais pratiquer un retour à la tradition métaphysique pour répondre à l'exigence politique, est-ce conciliable ?

C'est une réflexion sur les conditions de possibilités de la révolution, qui exige de faire retour aux grandes questions de la métaphysique. Et effectivement un recours à la tradition chrétienne. Parce qu'aujourd'hui, la seule manière de penser le politique et le pouvoir, c'est revenir aux valeurs inventées par l'Eglise, comme le « mal radical ». Parce qu'effectivement il y a du mal dans le monde.

Est-ce dire que vous réduisez la question du pouvoir à des termes moraux ?

Absolument. Le vrai problème, c'est un retour à la morale. Pour ma part, si j'écris un jour un autre livre, si j'en ai le courage et l'audace, j'écrirai un traité de morale...

(1) *La Barbarie à visage humain, vingt et unième titre de la série, second ouvrage de B.-H. Lévy. Vient de paraître.*



Xavier Delcourt : La pensée

La fin c

1973, comme le vin nouveau la « nouvelle philosophie » lancée sur le marché parisien le ne devait toutefois recevoir l'actuelle appellation qu'en 1976, à l'occasion d'un dossier publié par les Nouveaux littéraires et constitué par les soins de Bernard-Henri Lévy même. La réplique ne s'est fait longtemps attendre : François Aubral et Xavier Delcourt viennent de publier un dossier et ils entendent bien là sonner le glas de ce qui dénoncent comme une véritable imposture intellectuelle.

A-t-elle droit au nom de philosophie, cette « pensée » qui ne le dos à la science, au réel, l'histoire ? Cette pensée qui meurt un nouvel obscurantisme en faisant de Maurice Clavel le nouveau pape, pratique un égotisme sans scrupules, réhabilités « marchands de parole » sophistes, que, depuis Platon s'est toujours employé à combattre, et préconise le retour à l'absence mystique en mobilisant

BERNARD HENRI-LÉVY est un homme très jeune, très brillant et très en vogue. A 28 ans il a déjà été conseiller politique de François Mitterrand, cofondateur d'un journal, chroniqueur, professeur de philosophie. Son livre « la Barbarie à visage humain » s'est vendu à 80.000 exemplaires, fait rarissime pour un ouvrage de philosophie. Il faut dire que l'auteur est du même coup éditeur, car ce moraliste aux allures de dandy trouve le temps de diriger, brillamment, une collection chez Grasset.

Claire Avril : Les nouveaux philosophes ne sont-ils pas simplement des philosophes du refus ?

Bernard Henri-Lévy : Parmi ceux que l'on appelle les nouveaux philosophes, certains sont en train d'élaborer une vraie métaphysique. En ce qui me concerne il est vrai que je suis un philosophe du refus. J'ai écrit un livre d'urgence. Il fallait prendre position, il était nécessaire de dénoncer l'Eurocommunisme, les mirages ou les impostures de l'union de la gauche, le fascisme qui est loin d'être un spectre lointain.

J'ai voulu aller au plus pressé. Contrairement aux vieilles pudeurs des intellectuels, je ne crains pas de délivrer un message. Je le dis en toute naïveté.

Aujourd'hui on ne doit plus se demander « que m'est-il permis d'espérer ? » mais « que m'est-il permis de désespérer ? » La philosophie du refus débouche sur des traités du désespoir. Depuis 2000 ans, les intellectuels n'ont pas cessé d'apprendre aux hommes à espérer et, dans tous les cas, cela a abouti au bain de sang. Le pessimisme, pour moi, est une véritable école de lucidité. J'essaie d'expliquer aux gens qu'il vont tous à la mort s'ils croient, comme certains socialistes d'aujourd'hui, qu'avec un programme commun de gouvernement ils auront, cinq ans plus tard, la cité « bonne ».

— Le mot révolution revient souvent dans votre ouvrage. C'est un mot magique ?

— Il revient souvent pour l'attaque. J'ai essayé de montrer comment la révolution était un mythe dangereux. Rien dans le monde tel qu'il est ne permet d'augurer de ce qu'on appelle en Occident, la révolution. L'idée d'une fracture inouïe dans le cours du désir, de la langue, de l'histoire, du réel est une idée impensable. Par ailleurs lorsque des hommes, aveugles au fait que la révolution est à la lettre impossible, prétendent réécrire l'histoire de l'humanité sur une page blanche, cela mène, inévitablement, au massacre. C'est l'idée la plus policière qui soit car elle signifie abolir les hommes tels qu'ils sont.

— Vous et d'autres nouveaux philosophes faites de Soljenitsine votre révélateur. On peut quand même se poser la question suivante : Comment avez-vous pu, pendant des années, fermer les yeux sur les événements d'U.R.S.S. et des pays de l'Est, alors qu'on disposait d'informations précises ?

— Nous étions sourds et aveuglés par le marxisme. Dès l'instant où nous avons la cervelle « marxisée » nous ne pouvions pas voir certaines choses, c'est aussi bête que cela. Le marxisme est une pensée telle que dès le moment où l'on est marxiste, on est, nécessairement, intoxiqué. Je savais, bien sûr, que les Russes avaient fusillé, à Budapest, mais je raisonnais de la manière sui-

vante : Article 1 : je suis pour la révolution mondiale. Article 2 : Certains réactionnaires, sont contre cette révolution. Article 3 : Les gens qui se révoltent contre cette révolution sont forcément des renégats. Article 4 : Si l'on veut la fin on veut les moyens. Conclusion : Il fallait fusiller à Budapest ! Etre marxiste, cela consiste à donner à l'Histoire un sens, par conséquent à accepter son propre sacrifice et à tolérer que certains soient sacrifiés. Pour le communiste, en général, les dissidents sont des parasites qui corrodent l'étrave du vaisseau histoire et qui en ratardent la marche, il faut donc les éliminer.

— Ne trouvez-vous pas que les intellectuels emploient de plus en plus volontiers un langage hermétique ?

— Je suis tout à fait d'accord. C'est un des travers que j'ai essayé d'éviter dans mon livre. Je suis indigné par le mépris du lecteur que signifient des ouvrages comme ceux de Gilles Deleuze, par exemple. Je ne comprend pas que l'on se dise d'extrême-gauche et que l'on écrive, en le sachant, pour 2000 personnes ! Les gens s'abritent derrière une langue de bois. Je crois que nous vivons une grande époque scolastique, qui est du reste superbe. Une nouvelle caste se constitue avec ses mots de passe, mais à mon avis c'est une ruine de l'esprit.

— Est-il permis de penser que les philosophes sont des politiciens ratés ?

— Je crois que c'est l'inverse et que les politiciens sont des ratés en général. Ce sont des écrivains ratés, des philosophes ratés, des rêveurs ratés. Il y a, bien sûr, des philosophes « à la boîte » et ceux-là sont effectivement des politiciens ratés. Ils sont habitués par le vieux fantasme de servir le prince, ou de servir le peuple qui n'est, dans leur fantasmagorie, que le substitut du prince. D'autres philosophes, et c'est mon cas, entrent en philosophie le jour où ils rompent avec tout engagement politique. Je pense que l'intellectuel n'a rien à faire avec la politique et qu'en retour la politique n'a rien à faire avec les intellectuels. Il n'y a pas de dialogue possible entre eux.

— Croyez-vous qu'il faille avoir reçu l'expérience du marxisme de l'intérieur pour comprendre votre itinéraire ?

— Pour comprendre l'itinéraire, oui, mais mon message peut être entendu sans que l'on ait connu le marxisme. J'ai vécu le marxisme comme, on peut le vivre en Occident, en ayant la cervelle marxisée jusqu'à la putréfaction. Nous n'avions, par contre, aucun droit de parler du goulag. Il faut être Soljenitsine pour cela et j'affirme que le nouveau philosophe par excellence, c'est lui.

— On vous a fait dire que vous n'aviez rien compris à mai 68. Cet événement a-t-il été marquant par ce qu'on a fait par la suite ?

— Mai 68 n'était pas la première révolu-



tion des temps modernes mais, au contraire, la dernière révolution des temps anciens. C'était un crépuscule et non pas une aurore. En revanche, ce qui est beaucoup plus important c'est la vraie rupture qui se situe dans l'après-mai, dans les années 70-71. Elles correspondent à la rupture d'une génération avec un certain nombre de schèmes périmés.

— Il ne semble pas que des élections aient jamais porté le communisme au pouvoir. Avez-vous une explication ?

— Je crois que les peuples ne veulent pas du communisme, profondément. C'est la raison pour laquelle le communisme s'est toujours imposé par la force : putsch, guerre nationale, intervention militaire. C'est une grande différence entre les mouvements fascistes qui sont des mouvements plébiscitaires, les mouvements communistes qui ne le sont jamais. Cela, naturellement, la gauche refuse de le voir.

— Pourquoi compte-t-on peu ou pas femmes philosophes ?

— Je pense que les femmes ont un sexus plus immédiat de la jouissance, en prenant le mot dans son sens général. Elles accèdent à la maîtrise, au sens de la souveraineté, beaucoup plus aisément que les hommes. Cela me semble, par conséquent, que ce sexus effroyable médiation qu'est le discours philosophique leur est étranger.

— D'après vous, qui peut déterminer le bonheur des peuples et le bonheur existe-t-il ?

— Je ne crois pas qu'il y ait de bonheur des peuples. Il ne faut jamais parler de bonheur en politique, mais du moindre malheur et le moins mauvais des princes, celui qui prétend alléger la souffrance des autres. Le bonheur est un fantasme des princes. C'est un instrument pour soumettre les peuples.